



**HAL**  
open science

## Sur le statut sociolinguistique du gallo : une identité en question.

Francis Manzano

► **To cite this version:**

Francis Manzano. Sur le statut sociolinguistique du gallo : une identité en question.. Cahiers de sociolinguistique, 1995, Langues et parlers de l'Ouest, 1. hal-02492396

**HAL Id: hal-02492396**

**<https://hal.science/hal-02492396>**

Submitted on 29 Feb 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CAHIERS DE SOCIOLINGUISTIQUE N°1

**Langues  
et  
Parlers  
de  
l'Ouest**

**sous la direction de  
Francis Manzano**

PRESSES UNIVERSITAIRES DE RENNES

© Francis Manzano

Texte de 1994, 1<sup>ère</sup> édition 1995 (PUR), réédition 1997 (PUR), épuisé.

Vous pouvez utiliser des extraits de cet article, merci de citer leur source :

Francis Manzano, « Sur le statut sociolinguistique du gallo : une identité en question » (pages 9 à 44), in *Langues et parlers de l'Ouest : pratiques langagières en Bretagne et Normandie*, Francis Manzano dir. Cahiers de Sociolinguistique n°1, Presses Universitaires de Rennes, 188 pages, 2<sup>ème</sup> édition 1995, ISBN 2-86847-203-6.

FRANCIS MANZANO  
Université Rennes 2 Haute Bretagne  
Groupe "Pratiques linguistiques et sentiments d'appartenance..."  
Laboratoire "Ethnotextes, variations et pratiques dialectales"  
(CELLAM)

## **SUR LE STATUT SOCIOLINGUISTIQUE DU GALLO UNE IDENTITE EN QUESTION**

*" C'est Mamie qui dit ça, mais en français on dit... "*  
Enfant (5 ans),  
en marge de l'enquête à Pleugueneuc (Ille-et-Vilaine)

### **PREAMBULE**

Incontestablement, depuis deux décennies, une dynamique de renaissance linguistique et de légitimation se développe dans les régions romanophones de Bretagne. Cette dynamique tire sa substance principale des départements d'Ille-et-Vilaine et des Côtes d'Armor, un peu moins semble-t-il du Morbihan et de la Loire-Atlantique. Comme dans bien d'autres domaines, les années soixante-dix ont été déterminantes. C'est dans cette période par exemple que prend forme l'idée que le *gallo* peut être l'objet d'études et de considération, davantage même : qu'il est une langue. Comme dans d'autres régions du pays, l'idée fera son chemin au point d'aboutir à la création d'une option

de langue régionale au baccalauréat, bien appréciée des élèves de Haute-Bretagne<sup>1</sup>.

En parallèle à cette récupération identitaire apparurent rapidement deux écueils notables qui persistent aujourd'hui. Le premier est celui du rapport diglossique *français vs gallo* : l'autorité du français, langue nationale et de la tradition écrite ne paraît guère avoir été entamée par les améliorations statutaires du gallo. Le deuxième est celui de l'existence d'un second front, tendant à opposer cette fois breton et gallo dans le cadre de la province.

Il s'agit là de deux difficultés majeures, qui placent le gallo entre deux feux ou deux pôles d'attraction-répulsion : celui de la minoration par le français d'une part, celui de la négation par le breton d'autre part.

Pour autant, les difficultés du gallo ne s'arrêtent pas là. Depuis quelques années, nos travaux nous ont permis de faire apparaître un troisième front "paradoxal", mais dont l'exploitation est heuristiquement intéressante. Ce dernier front tend à opposer les lectures romanes de Haute-Bretagne à leurs vis-à-vis de Normandie, du Maine, de l'Anjou et du Poitou<sup>2</sup>.

On le voit, le dossier du gallo et de la situation linguistique en Haute-Bretagne est loin d'être simple. Aussi faut-il, pour l'aborder, multiplier les éclairages et les sources d'information. C'est ce que nous tenterons de faire à présent.



<sup>1</sup> Cette option, récente, intéresse chaque année un millier de lycéens environ. C'est un succès manifeste pour le mouvement militant, mais les problèmes du statut relatif du gallo (par rapport au français et au breton) restent à peu près entiers.

<sup>2</sup> Cette question est partiellement reprise plus bas. On en trouvera des formulations plus précises dans deux articles précédents. F. Manzano, "Identité et frontière, linéaments d'une recherche en cours sur le contact normano-breton" (1993, travaux du GRELB, *La Bretagne linguistique*, Université de Brest), F. Manzano, "De la névrose sociolinguistique et identitaire en zones de Marche" (1996, *Klask*, université Rennes 2).



## CADRE ET CONSIDERATIONS PRELIMINAIRES

### □ Aire et points d'enquête

L'aire d'enquête apparaît dans la carte donnée en annexe. Il y a 25 points, principalement localisés en Ille-et-Vilaine et dans les Côtes d'Armor. Ce sont le plus souvent des points originaux, mais certains peuvent se retrouver dans la trame de l'Atlas linguistique et ethnographique de la Bretagne romane, de l'Anjou et du Maine (ou ALBRAM par la suite)<sup>3</sup>.

### □ Origine des enquêtes

La plupart des enquêtes proviennent de dossiers de recherche d'étudiants à constituer dans le cadre des enseignements de *Sociolinguistique* assurés par l'auteur au sein du Service d'enseignement à distance (SED, actuellement SUED)<sup>4</sup>. Quelques enquêtes ont été également menées par des étudiants assidus du département des Lettres, du DEUG à la Maîtrise (*Linguistique française*)<sup>5</sup>.

Parmi les travaux proposés aux étudiants figure un canevas relatif à une "étude sur une situation linguistique locale et (ou) un patois". Ce terme de *patois*, naturellement, est remis à sa place dans le cours : à aucun moment les étudiants n'ont le sentiment de devoir travailler sur une sorte de "sous-langue", de devoir prouver qu'il s'agit d'une variété inférieure, ou, à l'inverse, d'une langue extrêmement riche (voire plus riche que le français ?) qui serait jusque-là passée inaperçue...

Une liste d'une centaine d'items est remise aux enquêteurs qui s'en servent comme on le fait traditionnellement en dialectologie romane, qui s'en servent aussi pour vérifier avec différents informateurs la réalité des pratiques en langue locale. Peu à peu, le questionnaire

<sup>3</sup> G. Guillaume, J.-P. Chauveau, Atlas linguistique et ethnographique de la Bretagne romane, de l'Anjou et du Maine. Paris, CNRS, 1976 et suiv.

<sup>4</sup> Université Rennes 2 Haute Bretagne.

<sup>5</sup> Ils se reconnaîtront à travers les points d'enquête. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma reconnaissance, qu'ils en retirent surtout le sentiment d'avoir progressé en faisant progresser notre connaissance générale.

devient un prétexte pour aborder la question des usages de la langue, des opinions émises à ce propos<sup>6</sup>.

### □ Localisation des points

Ceux-ci sont choisis par les étudiants, sans contrainte de l'enseignant. Chacun opère en fonction de son implantation personnelle, de son lieu de travail, de son origine.

Il est alors intéressant d'observer que ces enquêtes (par ailleurs indépendantes les unes des autres) s'organisent en une sorte de vaste cercle dont le centre serait la métropole rennaise, pôle de centralisation nationale et de francisation. Le point d'enquête le plus proche de Rennes est Saint-Aubin-du-Cormier, à 30 kilomètres de la capitale régionale. Mais, le plus souvent, c'est à 50 kilomètres et plus que l'on se situe<sup>7</sup>.

L'agglomération rennaise n'est pas la seule source de repoussement des pratiques patoisantes. Un second pôle semble exister à Saint-Brieuc, relativement faible il est vrai, les Côtes d'Armor romanes résistant mieux que l'Ille-et-Vilaine. En revanche, Saint-Malo, Dinard et la Côte d'Emeraude vont, de ce point de vue, à la rencontre de Rennes. Quand on sait que les échanges entre Paris, Rennes et ce secteur s'intensifient, on pourrait prévoir une extension rapide à court terme de la francisation dans toute cette zone. Autour de cet axe, on voit finalement se dessiner trois zones où le gallo se maintient assez bien : les Marches de Normandie et de la Mayenne, l'intérieur des Côtes d'Armor (Penthièvre et Landes du Méné), un noyau autour de Redon<sup>8</sup>.

<sup>6</sup> Liste inspirée de différents travaux menés par l'association "Bretagne gallèse" ou par Jean-Pierre Chauveau : "Le gallo, une présentation" (Rennes, CRDP, 1984), "Evolutions phonétiques en gallo" (Paris, CNRS, 1989).

<sup>7</sup> En réalité, les pratiques dialectales viennent s'insérer dans les quartiers périphériques et la banlieue immédiate de Rennes. Ainsi, après ce travail, une étude a été faite en 1995 sur le gallo parlé à Betton (10 kilomètres du centre ville de Rennes). En 1993, l'une des enquêtes sur le français parlé à Thorigné-Fouillard (même distance) avait déjà montré des locuteurs âgés (et dialectalement marqués) occupés à évacuer les traces trop nettes de leur substrat.

<sup>8</sup> Dans les prochaines années, ces îlots pourraient être fragmentés, du fait d'une évolution très rapide du réseau routier et autoroutier. Ainsi l'ouverture d'un axe horizontal (autoroute dite "des estuaires", d'Avranches à Nantes) devrait-elle provoquer indirectement un recul des pratiques patoisantes dans la région encore conservatrice de Fougères et en Basse-Normandie.

### □ Orientations sociolinguistiques dans l'Ouest

Sur une cinquantaine d'enquêtes, une vingtaine porte sur le français quotidien citadin et les registres urbains, ou sur les langues étrangères. Dans ce cas, il n'y a rien ou presque rien sur le gallo, tout se passant comme si les parlers dialectaux avaient disparu dans les zones d'attraction des grands centres urbains. A y regarder de plus près, on s'aperçoit qu'en fait ces parlers n'ont disparu que de la surface, menant encore une vie souterraine. Ce repli apparent reflète bien la minoration historique du gallo par la langue nationale, d'autant plus radicale que l'on se rapproche de la cité. On se trouve alors en présence de locuteurs ayant appris à camoufler de longue date, de telle sorte que seuls des proches (informés de telles pratiques) ou des enquêteurs adroits peuvent libérer par une approche maïeutique ce qui a été ainsi enseveli.

Il reste donc la trentaine d'enquêtes rurales qui constituent notre base de réflexion. Voyons à présent qui les mène.

### □ Qui enquête ?

En sociolinguistique, on a coutume de privilégier ce que disent les informateurs, qui ils sont également. On s'intéresse moins aux enquêteurs. Pourtant, les motivations et les comportements de ces derniers sont très instructifs.

On peut distinguer deux grandes catégories d'enquêteurs, mais ces catégories ne sont pas totalement homogènes. Il y a d'une part ceux qui connaissent le gallo avant l'enquête, provenant directement du bassin d'enquête (= sociotype gallésant), et d'autre part ceux qui ne le connaissent pas (ou très mal) ou qui ne veulent pas le connaître, originaires de Bretagne ou pas (= sociotype francophone).

Dans la catégorie des gallésants, deux groupes peuvent être à nouveau distingués.

Certains enquêteurs ont appris à connaître le gallo dans l'enseignement secondaire. Il s'agit de sujets relativement jeunes (moins de trente ans), souvent passés par l'option "gallo" mentionnée plus haut. Ils montrent dans leurs commentaires des connaissances sur la situation du gallo dans la Romania, leur ton est volontiers militant. On peut observer qu'ils vont très souvent à la recherche d'informateurs âgés et

non vers des militants comme eux, comme s'ils cherchaient chez ces vieilles personnes la confirmation de leurs études des années précédentes, ou de leur identité tout simplement.

Le deuxième groupe de gallésants est constitué d'adultes d'une quarantaine d'années ou plus. Ceux-ci connaissent le gallo depuis leur enfance. Ils disent le pratiquer ou s'en approcher très souvent. Certains, pour des raisons professionnelles, ont sillonné la Bretagne : ils connaissent alors les caractéristiques de telle ou telle contrée de Haute-Bretagne. L'un d'entre eux a appris à connaître le breton, qu'il parle, et la Basse-Bretagne. Généralement, les enquêteurs de ce type portent un regard bienveillant sur le gallo mais sans trop se faire d'illusions sur l'avenir : à leur yeux, le déséquilibre en faveur du français est trop fort.

Dans la catégorie des francophones, deux groupes apparaissent également.

Le premier est formé par des citadins d'âges divers, bretons ou provenant d'autres régions françaises, soit même d'étrangers installés en Haute-Bretagne. Il n'y a pas d'hostilité de principe au gallo dans ce groupe. Au contraire, les gens choisissent d'enquêter sur le gallo par curiosité ou quand ils vivent dans une région où les pratiques patoisantes sont nettes. Mais la bienveillance de principe ne les amène pas à se fondre d'une manière quelconque à l'objet : pour eux, généralement, le gallo reste une variété de type rural, marginale donc.

Le deuxième groupe est constitué de jeunes (moins de 30 ans), originaires de la campagne cette fois. Leur vision du gallo, au départ du moins, n'est guère positive. Pour eux, parler cette langue c'est se donner un handicap dans la vie sociale contemporaine. Toutes leurs années de formation ont sans doute été consacrées à fuir, à renier le parler de leur village ou de leur famille. Ils sont alors très surpris d'apprendre à l'université que cette langue méprisée peut être objet d'étude. A partir de là, deux attitudes peuvent être observées. Souvent, l'enquêteur avoue être décripé par cette enquête, comme si celle-ci exorcisait son rapport très négatif d'autrefois au gallo, mais sans pour autant devenir gallésant ou militant de la langue régionale. Parfois enfin, l'enquête retourne l'enquêteur, qui se rapproche en cours de route du point de vue militant.

Il est à remarquer que ces enquêteurs, minoritaires, semblent rechercher des informateurs militants et plutôt jeunes. Ils seraient donc à l'opposé diamétral de l'autre groupe de jeunes enquêteurs, les gallésants, car contrairement à ces derniers, eux chercheraient plutôt des arguments forts pour se réapproprier une identité régionale et dialectale.

De cet examen des caractéristiques des enquêteurs, retenons qu'il n'y a jamais d'attitude franchement hostile au gallo. C'est bien sûr positif, d'autant que les attitudes négatives ou très mesurées au départ semblent toujours évoluer positivement. Ce qui est en réalité moins positif pour le gallo, c'est l'attitude principale de "bienveillance" qui accompagne régulièrement l'opinion que le gallo, pour attirant qu'il soit, est un système condamné qui ne saurait concurrencer sérieusement le français.

#### □ Informateurs

Nous traiterons plus loin des informateurs et de leur contribution au statut sociolinguistique du gallo. Il convient toutefois d'effectuer ici quelques observations sur l'homogénéité relative de l'échantillon.

#### ■ *L'âge*

L'âge moyen dépasse les 60 ans. Cela ne surprendra pas en dialectologie d'une langue minorée. En premier lieu, les enquêteurs voient ce type d'informateur comme légitimement dépositaire du stock linguistique le plus traditionnel. D'autre part, les générations intermédiaires sont réticentes, pour des raisons qui apparaissent dans les lignes qui précèdent et par la suite ("honte" du gallo, sentiment de "perdre son temps" etc.). Les personnes âgées sont aussi bien plus disponibles, l'enquête est pour elles une sorte de voyage dans le temps, ce qu'elles disent très souvent.

Au dessous de 50 ans il s'agit soit de militants (p.e. H45 au point 12, ou H35 au point 15), soit au contraire de sujets plutôt négatifs pour le gallo (p.e. H17 au point 11, ou H25 au point 21).

#### ■ *Les catégories sociales*

Pour les sujets les plus âgés, l'échantillon est très homogène. Il s'agit principalement d'agriculteurs en activité ou d'anciens agriculteurs.

En revanche, les professions divergent chez les plus jeunes. Par exemple, au point 13 (La Harmoye), où sont enquêtés une mère et ses trois enfants, F72 est ancienne agricultrice, F46 et H33 sont salariés d'une entreprise locale, F42 est institutrice dans une commune proche sans résider au point d'enquête. Ce type de situation est désormais fréquent, et cela montre bien qu'une évolution importante du monde rural est en cours, évolution fort bien perçue par les locuteurs du gallo qui y voient une cause de recul de la langue régionale.



■ *La mobilité*

Les agriculteurs sont peu mobiles par définition. Le mariage est la raison principale des déplacements dans cette catégorie (généralement de faible ampleur), et certains transferts de traits linguistiques peuvent en découler. La norme reste toutefois celle d'informateurs natifs du point d'enquête, le plus souvent depuis plusieurs générations.

Si le déplacement tend à être considéré comme "normal" par les jeunes et pour les jeunes, tel n'est pas encore le cas pour la plupart des plus de 60 ans. C'est encore là une caractéristique sociologique prégnante : jusqu'à la Seconde Guerre mondiale en particulier, les étrangers au groupe d'accueil étaient repérés et clairement balisés, parfois stigmatisés. Ainsi, l'un des informateurs, aujourd'hui âgé de 70 ans, originaire de Peillac (Morbihan), a quitté son bourg au moment du mariage et vit depuis près de Redon, comme il le souligne lui-même avec humour "chez sa femme". Il ajoute d'ailleurs qu'après tant d'années il est encore pour presque tous un "hors-venu".

□ *Zones linguistiques*

En consultant les cartes, on peut observer que les étudiants de Rennes-2 vont en priorité vers le domaine gallo, ce qui se conçoit aisément, compte-tenu du bassin de recrutement de l'université. Toutefois, certaines enquêtes portent sur le domaine breton (1/5ème environ), ou sur des systèmes d'oïl occidentaux (1/5ème encore). Illustrent ces extensions l'enquête à Erdeven (Morbihan, point 16) et l'enquête à Campeaux (Calvados, point 5), ici exploitées<sup>9</sup>.

On remarquera qu'une majorité de points sont situés dans la zone du phonème /ë/, réputé gallo. Mais un point comme Montanel (Manche) y figure également, au moins partiellement. Nous jugeons le Sud de la Manche et du Calvados comme des zones critiques ou d'insécurité. L'explication de cette terminologie a été donnée ailleurs et elle est encore reprise plus bas.

---

<sup>9</sup> Il y a d'autre part quelques travaux sur la Vendée et la Touraine. Ceux-ci, un peu trop décalés par rapport à notre zone d'observation, ne sont pas ici retenus. Précisons toutefois qu'ils arrivent aux mêmes conclusions globales. Partout, les pratiques patoisantes sont données pour moribondes et sans avenir par leurs locuteurs.

## PROBLEMATIQUE TYPOLOGIQUE DU GALLO

Un système linguistique régional qui s'affirme doit prouver son statut de langue et, de ce fait, occuper une série de positions significatives. L'inventaire des langues régionales qui ont dû revendiquer et prouver pour exister est long. Cela semble impliquer à chaque fois des circuits fléchés. On passe ainsi par une phase de normalisation graphique (souvent liée au repérage de dialectes de référence), une phase de normalisation lexicale, un processus de légitimation par l'existence de textes littéraires dans la langue cible.

Le breton est passé par là, et le provençal, pour ne retenir que deux exemples bien connus. Le gallo avance dans la même direction, mais avec beaucoup de retard sur les précédents. Notons en passant que les formules d'affirmation identitaire en question reprennent à la langue dominante ses principaux moules de domination : sélection, épuration, standardisation, et l'on pourra toujours se poser la question de savoir si reprendre les verges qui vous ont fouetté est la meilleure solution pour un ensemble de pratiques régionales.

Le provençal, le breton, ont un avantage incontestable sur le gallo. Le second surtout, le premier souvent, sont catalogués "langues" par l'opinion publique. Encore faut-il préciser que ces statuts ont été obtenus dans la douleur et le travail. La remontée du provençal à partir de Frédéric Mistral et du Félibrige illustre bien ce mouvement de déplacement des représentations du "patois" vers la "langue".

Pour le gallo, seuls les militants semblent y voir pour l'instant une langue, en défendant cette opinion au moyen d'une série d'arguments d'inégale valeur<sup>10</sup>. La grande masse des locuteurs, en revanche, voit dans ce système un avatar du français.

---

<sup>10</sup> Une partie de ces arguments est examinée plus loin. Ce dossier de la construction militante mérite d'être repris ultérieurement et en détail. Notons simplement qu'il peut conduire à des formes de dérapage scientifique. Ainsi, ces dernières années s'est diffusé un concept inspiré de la taxinomie des langues romanes mais inadapté, celui de *britto-roman*, appliqué au domaine gallo.

### □ Résultats d'enquête et variation

On trouvera en annexe les réponses transcrites pour une trentaine d'items extraits de la liste mentionnée plus haut. Cinq points sont issus du domaine gallo, deux renvoient à des écarts géographiques : Basse-Bretagne et Basse-Normandie.

#### ■ *Morcellement du gallo*

On sait que l'ALBRAM et l'ALN font souvent apparaître des disparités d'ordre phonétique très notables. Nos enquêtes récentes confirment semble-t-il ce phénomène. Il n'existe pratiquement pas d'item où les résultats seraient pratiquement les mêmes partout. En soi, le phénomène n'est pas spécifique du domaine gallo, car on le retrouve dans tous les cas où une langue, fondamentalement rurale, éclate en une multitude de parlers locaux. Le fait qu'aucune norme phonologique ou écrite "haute" de la langue en question ne soit imposée, favorise, légitime même l'émiettement, forme achevée du particularisme linguistique ou de "l'esprit de clocher"<sup>11</sup>. Tout se passe comme si une grande latitude de modulation des signifiants était permise autour de noyaux communs assez facilement repérables. Ainsi les communautés villageoises, les individus même, exploiteraient une marge de variation leur permettant d'affirmer leur profil sociolinguistique particulier tout en vérifiant leur inclusion dans un ensemble plus vaste.

#### ■ *Unité du gallo*

Paradoxalement, l'importante variation des formes qui vient d'être soulignée est rendue possible par une très forte cohésion lexicale, de telle sorte qu'on perçoit en même temps la multiplicité et l'existence de réseaux communs immédiatement reconnaissables.

Tôt ou tard se pose la question de la "pureté" dialectale des formes. Cette question, légitime d'un point de vue géo-diachronique et dialectologique, n'a en revanche presque aucun sens d'un point de vue sociolinguistique.

Prenons à présent quelques exemples.

---

<sup>11</sup> Ferdinand de Saussure, Cours de linguistique générale (4ème partie, *Linguistique géographique*). Payothèque, éd. Tullio de Mauro, p. 281.



## □ Gallo et français

Les distributions conventionnelles dans le domaine gallo sont assez souvent respectées. Ainsi, la répartition de /é/ et /è/ provenant de /a/ tonique libre latin est-elle conforme dans nos données à ce qu'observent par exemple l'ALBRAM ou Jean-Pierre Chauveau<sup>12</sup>. Voir ainsi les items 5 "froid" et 25 "sauter", avec, dans le premier cas, détournement de la diphtongaison française de /i/ bref latin<sup>13</sup>.

Les solutions de la diphtongaison française qui vient d'être évoquée sont particulièrement complexes dans cette région, les aires de traitement étant le plus souvent dispersées ou imbriquées. Là encore, nos données rejoignent celles des Atlas (voir items 1 à 14).

D'autres traits sont encore bien attestés par le corpus.

Tel est le cas du maintien fréquent de la diphtongue /aw/, tant primaire (cf. item 15 "chose", < lat. CAUSA)<sup>14</sup> que secondaire (cf. items 24 "autre" et 25 "sauter", < lat. ALTER, SALTARE).

Ce trait semble jouer avec le précédent un rôle important dans la genèse identitaire du gallo<sup>15</sup>.

Autres types de traits fortement assumés par les informateurs : la chute de la liquide finale (voir l'alignement parfait pour l'item 18), les triptongues (items 19 et 20).

Il y a donc bien un faisceau de traits assurant la cohésion du gallo dans la langue d'oïl. Mais une autre caractéristique, complémentaire, traverse le corpus. C'est celle de la pression exercée par le français sur les systèmes locaux.

Celle-ci peut être relativement discrète, l'informateur construisant par exemple un pont entre le gallo et le français. C'est semble-t-il le cas de /bwèr/ (item 2, Bager), intermédiaire entre la forme attendue /bèr/ et le français /bwaR/<sup>16</sup>. La distorsion peut être plus forte encore. Voir à ce propos les réalisations très françaises du type /šato/ (item 19 à

<sup>12</sup> J.-P. Chauveau: *Evolutions phonétiques...* ouv. cité.

<sup>13</sup> J.-P. Chauveau: *Evolutions phonétiques...* p. 134.

<sup>14</sup> Dans ces différents exemples, les voyelles soulignées sont les voyelles toniques.

<sup>15</sup> On peut dire que ce type de trait est revendiqué par les informateurs, dans les enquêtes, et plus généralement à travers la Haute-Bretagne, car il est une forme de validation identitaire de celui qui l'utilise, voire même de celui qui sait l'utiliser sans pour autant l'utiliser régulièrement.

<sup>16</sup> Ce type d'emprunt au français peut être ancien. G. Dottin le signalait déjà (p.XIX) dans son *Introduction* à G. Dottin & J. Langouët, *Glossaire du parler de Pléchéâtel*, Rennes-Paris, 1901. On transcrit /R/ le (r) grasseyé du français central.

Argentré et Baguer) opposées aux formes très locales comme /šatyaw/ (Pommeret et Bains), tandis que la forme /šatyo/ joue alors le rôle de pont (Plessala)<sup>17</sup>.

Ce phénomène se reproduit régulièrement, de telle sorte que les informateurs, à des degrés divers et suivant les moments du questionnaire se situent à des étages variables du gradient reliant gallo et français.

La pression peut être plus nette encore, au point de séparer des items qui normalement devraient se rencontrer. C'est ce que l'on voit à propos des items 12 et 13 ("fois" et "foi"), homophones en français mais pas en domaine gallo. Il semblerait que le deuxième ne peut s'exprimer que sous une forme française ou fortement francisée : /fwa/ ou /fwé/. Le premier donne lieu en revanche à des réalisations dialectales ou idiolectales conformes à la typologie géo-diachronique du domaine gallo. Pour l'explication, on rejoint sans peine des réflexions comme celle de Walter Von Wartburg sur le rôle joué par l'Eglise dans la diffusion du /š/ français aux dépens du /k/ normand<sup>18</sup>. On doit observer que les informateurs sont très conscients de cette gymnastique sociolinguistique et de ses motivations. Ainsi, H69 (Brielles), à propos des mots comme "soleil" ou "conseil" (ce dernier faisant partie du questionnaire), fait remarquer que l'on utilise souvent une forme de type *consail* tout en distinguant bien le *conseil municipal*. De même, F67 (Ercé), après avoir constaté que ce phénomène touche des mots comme "foi", "roi", "château" (tous dans la liste) donne elle-même un exemple concret à propos de l'item 26 : *j'va chercher /dlyow/ au service /dlo/ (= je vais chercher de l'eau au Service de l'eau)*.

### □ Changement et mythe de la pureté dialectale

On voit que le corpus soulève deux types de problèmes. D'une part, il révèle une relativement bonne conservation des faisceaux typologiques du gallo, mais il fait apparaître aussi des changements en cours. A ce propos, il convient peut-être de prendre quelque recul par rapport au point de vue dialectologique traditionnel qui tend à favoriser, de manière plus ou moins avouée, les formes les plus locales, c'est-à-

<sup>17</sup> Certains informateurs signalent l'opposition -é / -yaw (singulier - pluriel), type *chapé* - *chapiau*. D'autres la négligent.

<sup>18</sup> Pour un résumé de ce type d'approche, classique en dialectologie, voir Pierre Guiraud, *L'étymologie* (PUF, "Que sais-je?" n°1122).

dire les moins "modifiées", les plus "pures" ou les plus "anciennes"; comme s'il pouvait exister des informateurs disposant d'une série de "vraies" formes sur lesquelles le changement linguistique, le contact de langues, n'auraient aucun effet. D'une certaine manière, le dialectologue peut ainsi être amené à ressusciter des systèmes qui, de fait, n'existent plus. Dans la plupart des cas, les informateurs eux-mêmes disent rechercher dans leur mémoire ces mots "d'un autre temps", du moins peu fréquents désormais, mais qu'il faut bien faire ressortir pour répondre à la demande polie de l'enquêteur. Se justifie de cette manière la tendance très nette à sélectionner des informateurs âgés dans ce type d'enquête. Mais, on le comprend, l'ensemble de cette dialectique d'enquête contribue à entretenir une véritable illusion d'optique.

A moins de décider d'entreprendre une approche à proprement parler archéolinguistique, il faut donc admettre la variation qui est en chaque informateur. Et de ce point de vue, tout informateur est "bon", est "vrai".

#### □ Observations métriques

Les lignes qui précèdent nous amènent à focaliser sur la relation typologique gallo-français. La convergence entre ces deux systèmes est forte, accentuée d'autre part par un mécanisme plus ou moins transparent de francisation, celui-ci lié à la relation diglossique favorable au français.

L'examen de quelques distances linguistiques permet d'étayer ce point en élargissant la question de la typologie du gallo. Dans les sondages qui suivent, nous utilisons la métrique dite "de Czékanowski", qui permet de soupeser convergence et divergence de deux échantillons (ici les réalisations des 30 items observés, tant en gallo que dans les différents systèmes linguistiques confrontés). Les pourcentages exprimés sont ceux des divergences, ou distances. C'est une procédure de mesure relativement simple qui présente l'avantage de traduire immédiatement en chiffres les différences perçues par l'oreille<sup>19</sup>.

---

<sup>19</sup> Souvent utilisée en écologie végétale, cette méthode permet d'estimer en pourcentage la divergence entre deux relevés. Soit en langue un couple d'échantillons /bwa/ vs /bwo/. Il y a 3 + 3 = 6 phonèmes. La divergence est alors de 2 sur 6, elle vaut donc 33,3%. On dit par commodité que la distance entre les deux échantillons est de 33,3%. Ensuite, le croisement cumulatif entre points et items conduit aux tableaux ici utilisés.

■ *Distances internes*

	<i>Argentré</i>	<i>Baguer</i>	<i>Plessala</i>	<i>Bains</i>	<i>(Moyenne par points)</i>
<i>Argentré</i>					25%
<i>Baguer</i>	22%				24%
<i>Plessala</i>	29%	24%			27%
<i>Bains</i>	24%	26%	28%		26%
<i>(Variation moyenne)</i>	25,5%				

Les sondages semblent révéler une forte unité du domaine gallo. En particulier, la distance ou variation moyenne en Haute-Bretagne (de l'ordre de 25%) indique que la structure des signifiants est en gros identique pour les 3/4, ce qui implique à l'évidence une intercompréhension immédiate, même quand les points sont excentrés, comme c'est ici le cas. La distance phonétique observée renforce donc la cohérence étymologique du domaine : pour les cas observés du moins, les étymons sont les mêmes partout, l'unité du domaine est réelle.

Le centre métrique du corpus semble se situer sur l'axe Argentré-Baguer, qui "minimise" les distances. En revanche, ces distances tendent à s'accroître (bien que modérément) en direction du Sud (Bains) et de l'Ouest (Plessala). Une étude de plus grande envergure devrait, par la suite, déterminer plus justement secteurs centraux ou périphériques au sein de l'ensemble gallo.

■ *Distances externes*

	<i>Distance</i>	
<i>Gallo</i>	37%	<i>Campeaux</i>
<i>Gallo</i>	39%	<i>Ancien français (XIIème)</i>
<i>Gallo</i>	42%	<i>Français central contemporain</i>
<i>Gallo</i>	57%	<i>Languedocien</i>
<i>Gallo</i>	61%	<i>Espagnol</i>
<i>Gallo</i>	85%	<i>Breton</i>

■ ■ *Gallo vs Normand*

En atteignant la ligne Joret, le saut des distances est important puisque l'on avoisine les 40%. On semble donc quitter objectivement les zones linguistiquement mal déterminées de Basse-Normandie méridionale pour entrer dans une nouvelle unité dialectale de langue d'oïl, plus nette cette fois : la Normandie proprement dite.

■ ■ *Gallo vs Français*

Bien qu'un peu plus éloigné que le normand, le français n'est pas loin. Toutefois, avec une distance de 42% par rapport au français central, le gallo semble placé dans une situation typologique difficile : d'une part, il se révèle très différent de la langue nationale, à la limite du compréhensible pour une oreille non préparée<sup>20</sup>; d'autre part, la distance n'est sans doute pas suffisante pour lui délivrer le statut de langue à part entière, c'est à dire vraiment incompréhensible par le locuteur francophone moyen non préparé.

Il est intéressant de remarquer que la proximité augmente si l'on considère l'ancien français du XII<sup>ème</sup> siècle. Celui-ci ne se trouve plus qu'à 39% du gallo. On a ici la confirmation de deux faits : la surévolution diachronique du français au sein de la gallo-romania, l'air de famille entre gallo d'aujourd'hui et français d'autrefois<sup>21</sup>.

■ ■ *Gallo vs Langues romanes du Sud*

Tant avec le languedocien qu'avec l'espagnol, les distances avoisinent les 60%<sup>22</sup>. En règle générale, des distances de cet ordre s'observent quand on a affaire à des systèmes bien différenciés en langues. D'autre part, dans ces comparaisons, aux différences phonétiques observées viennent s'ajouter des cas de disjonction étymologique, comme par exemple dans le cas de l'item 22 : lang. *esquerra*, esp. *izquierda*.

---

<sup>20</sup> Généralement, le francophone non préparé semble repérer un certain nombre de mots et un cadre phrastique général sans pouvoir parvenir à une intelligibilité immédiate.

<sup>21</sup> Ce thème est repris par quelques informateurs et militants, ainsi qu'on le verra plus bas.

<sup>22</sup> On rappellera que le languedocien est dialecte de la langue d'oc, ou de l'ensemble occitano-roman dans la terminologie de Pierre Bec (cf. La langue occitane, "Que sais-je?" n° 1059).

■ ■ *Gallo vs Breton*

Les cas de rupture étymologique se multiplient plus nettement encore dans cette confrontation, pour des items fondamentaux, ceux-là mêmes qui changent peu dans la Romania. C'est ce que l'on voit pour les items 2, 5, 7, 11 etc. Encore doit-on préciser que l'on a ici comparé du breton populaire, tel que le parlent des informateurs d'une soixantaine d'années, hors circuits scolaires ou militants. Ce breton-là, on le voit, utilise de nombreux mots d'origine romane, facilement reconnaissables dans la plupart des cas (ce qui concerne 1/3 des cas environ). Malgré ce facteur de rapprochement, on atteint une distance globale de 85%. Faut-il souligner à cet endroit qu'un tel score accreditte sans peine l'idée d'une véritable "muraille de Chine" séparant les deux zones linguistiques de Bretagne<sup>23</sup>.

□ **Eléments d'interprétation**

Tels quels, les chiffres font du gallo un domaine linguistique très bien dégagé du breton à l'ouest, mais en même temps très peu distant des zones romanes non bretonnes de l'Est. On a remarqué qu'il faut atteindre le milieu du Cotentin pour (seulement) approcher les 40% de distance. Comme nous l'avons ailleurs signalé<sup>24</sup>, dans les régions intermédiaires (Avranchin et Mayenne par exemple) les distances restent beaucoup trop faibles pour que la discrétion du gallo soit assurée.

Toujours vers l'Est, le deuxième problème du gallo est sa proximité relative par rapport au français. Une telle proximité accreditte sur le terrain l'idée que cet idiome est un sous-produit du français, du mauvais français de Haute-Bretagne.

C'est aussi, on l'aura compris, un facteur bloquant dès qu'on veut, comme le souhaitent les militants, affirmer le statut de langue du gallo. Sur un plan strictement typologique, ce point de vue est pour le moins discutable. On retombe toujours sur un classement du gallo dans l'une des fractions reconnues de la langue d'oïl.

<sup>23</sup> L'expression est de Francis Favereau.

<sup>24</sup> Voir F. Manzano "De la névrose...", article cité.



## LE GALLO JUGE PAR SES LOCUTEURS

Qu'on les interroge ou non sur leurs opinions, les informateurs émettent de nombreux jugements, soit directs (type : "le gallo, c'est pas une langue"), soit indirects, par exemple quand ils s'excusent de "parler mal".

La plupart de ces jugements sont négatifs pour le gallo, mais ils sont parfois compensés par des propos mélioratifs et nostalgiques. Ces jugements et les stratégies qui les accompagnent se révélant récurrents, on les regroupera par la suite.

### □ Qui parle gallo ?

■ Les autres, ceux de l'un des bourgs voisins ou d'un secteur généralement éloigné. Rares sont les informateurs qui assument directement. Interpréter ce mouvement n'est pas forcément facile, car il peut s'agir autant d'un rejet de la ruralité ou de l'arriération (cas extrême de la négation) que d'une gradation qualitative (c'est-à-dire : "nous parlons le gallo, mais d'autres le parlent mieux que nous...").

■ D'autres stratégies de rejet relayent ce thème de la mise à part du gallo.

■ ■ On déclare généralement que la pratique du patois est liée à l'âge. Les vieux le parlaient couramment, et avec leur disparition progressive devrait disparaître l'idiome en question. On semble admettre qu'au dessus de 50-60 ans, les sujets issus de la commune parlent le gallo à différentes occasions (plus ou moins bien certes). Ce type d'argument est évidemment relatif par définition, car on est toujours plus jeune ou plus vieux que d'autres. Mais une coupure assez franche semble être identifiée, celle des années cinquante à soixante. A ce moment se serait amplifié le mouvement de recul du gallo, en même temps chez les jeunes de mieux en mieux scolarisés et chez leurs parents : stigmatisation croissante du parler régional, multiplication des médias et rôle particulièrement actif de la télévision sont autant de facteurs reconnus de ce recul.

A l'échelle des individus reconnaissant parler, avoir parlé, ou pouvoir parler gallo, la même distanciation se retrouve. Ainsi les informateurs de Caden, Peillac, Bains sur Oust expriment-ils très clairement le sentiment d'un effort à accomplir pour "retrouver les mots", car selon eux ces mots sont en train de disparaître, quand ils n'ont pas déjà disparu : soit qu'on les abandonne au profit des mots français équivalents, soit qu'ils ne correspondent plus à rien dès lors que la société a changé.

Même type de remarques pour les prononciations : on dit restituer des prononciations qui, dans la réalité, n'ont plus cours.

Le rapport avec les plus jeunes est souvent mentionné. A ce sujet, les anciens reconnaissent refuser de parler autrement qu'en français avec leurs enfants et, surtout, avec leurs petits-enfants<sup>25</sup>. Ainsi F55 (Pommeret) dit "éviter le patois" quand elle s'adresse à ses enfants. Car d'après elle c'est un moyen de limiter le handicap de ces derniers en leur donnant un maximum de chances de réussite scolaire et professionnelle. Autre exemple, celui des informateurs de Montanel, qui déclarent être conscients de modifier la forme des mots traditionnels, de les franciser "au contact des enfants et petits-enfants". Telle autre informatrice signale que sa petite-fille la reprend régulièrement, et, tout en s'en amusant plutôt, y voit la confirmation qu'elle ne sait pas parler correctement. Ces différentes remarques montrent bien l'existence d'une fracture sociale et historique sur laquelle nous revenons plus loin.

■ ■ Un peu plus surprenant dans ces régions rurales est l'argument tendant à opposer pratiques linguistiques au bourg et dans les campagnes. Plusieurs informateurs constatent en effet qu'on parle davantage et assez spontanément gallo en campagne, tandis que le français l'emporterait au bourg. Une informatrice observe même les retombées de cette bipartition : autant elle s'exprime volontiers et normalement en gallo au village (= hameau), autant quand elle va au bourg elle est consciente qu'un usage soutenu (donc le français) s'impose. Elle dit à ce propos "changer de langue en même temps qu'elle change d'habits" (pour aller à la messe, faire ses courses, rendre des visites etc.).

---

<sup>25</sup> Il ne faut pas donner une interprétation rigide de ce propos, puisque la différence entre français et gallo n'est pas toujours tranchée. On doit donc comprendre que les informateurs tentent de s'approcher le plus possible dans ces cas du français correct, ou conçu par eux comme correct.



■ ■ Autre type de mise à l'écart : le patois serait lié à l'existence de groupements de patoisants, relativement fermés et occasionnels, car il faut avoir l'occasion de parler réellement patois, c'est-à-dire entre spécialistes ou "vieux", et dans des circonstances assez particulières, les banquets par exemple. Ce type de restriction, au delà des réserves relatives à la dissimulation (voir ci-après), rejoint l'opinion commune que l'on a de moins en moins l'occasion de vraiment parler gallo.

■ *Négation et dissimulation*

Cas extrême, l'informateur nie l'existence du gallo. Ainsi F84 (Pommeret) déclare d'entrée: "ici, on parle plus patois". Le début de l'enquête mérite d'être rapporté, car il est exemplaire. Le jeune homme qui enquête est lui-même de Pommeret, sa famille y est installée et plusieurs recommandations lui ont désigné cette "bonne" informatrice pour les questions de patois. Celle-ci, néanmoins, accepte de répondre à la liste. Mais l'enquêteur s'aperçoit immédiatement qu'elle francise. Ainsi donne-t-elle /bwaR/ ou /bwar/ pour l'item 2.

Enquêteur: *Vous ne prononcez pas plutôt 'bòyr' ?*

Informatrice: *Ah, tu patoises tay aussi ?*

Ce réajustement effectué, l'enquête se déroule correctement, l'informatrice ne cherchant plus à dissimuler.

□ **Sentiments liés**

■ *De la gêne à la honte*

Une grande partie des informateurs, des informatrices surtout, fait état d'un sentiment de gêne à parler patois, soit en présence d'inconnus, soit encore dans la plupart des situations impliquant retenue et civilité. Comme on l'a noté plus haut, cela laisse peu d'espace à la pratique de l'idiome régional. Bien entendu, ce mouvement de rejet répété fragilise toujours plus le gallo, vécu comme un mode d'expression inférieur.

Ce sont surtout les informateurs âgés qui font état de cette gêne, en tentant de l'expliquer. Plusieurs d'entre eux reviennent sur le rôle de l'Ecole, pour souligner certaines ambiguïtés. A force d'être punis pour avoir parlé patois, et à mesure que pénétraient les aspects positifs de l'instruction, on a soi-même admis la supériorité du français, langue nationale. Mais, en même temps, celui ou celle qui refusait de parler

patois dans la cour était vite catalogué d'orgueilleux ou d'orgueilleuse (F86, Baguer-Pican).

On dépasse la simple gêne pour atteindre la honte chez des individus plus jeunes. Ce type de sentiment, en principe éliminé par les sélections préalables<sup>26</sup>, apparaît dans l'enquête de Renac où des sujets d'âges différents étaient interrogés. H25 et F29 y développent des positions semble-t-il assez fréquentes chez les jeunes non militants du gallo<sup>27</sup>. L'un et l'autre sont d'origine paysanne et de Renac. H25 occupe un poste à responsabilité dans une entreprise, et a épousé une jeune femme d'origine citadine qui n'apprécie pas le patois. Aussi, bien qu'ayant toujours compris et parlé le gallo "en rentrant de l'école", il dit aujourd'hui l'utiliser de moins en moins ou plus du tout. F29 est plus radicale : elle vit aujourd'hui à Nantes et avoue clairement rejeter le milieu fermier et le gallo qui va avec. Plus jeune déjà, elle utilisait le moins possible les tournures locales. Ses parents étaient pourtant à cette époque et sont aujourd'hui encore patoisants. Elle a néanmoins une bonne connaissance passive du gallo et est capable de restituer tous les items, mais elle se montre très étonnée et presque choquée d'en avoir retenu autant.

■ *De la nostalgie à la fierté*

Le schéma d'évolution interne des enquêtes est à peu près toujours le même avec des sujets relativement âgés (plus de 50 ans). Passées les phases de rejet et de dissimulation, tous manifestent du plaisir à donner les mots et les prononciations, ainsi qu'à sortir volontiers du questionnaire pour apporter d'autres exemples, plus révélateurs encore dans leur esprit. Pour plus d'un, c'est un retour, un processus de récupération, et pour finir on invite généralement l'enquêteur à revenir ultérieurement sans hésiter. On sort donc serein et un peu étonné de la séance, ce que résume à sa manière F86 (Baguer-Pican) : "*Je n'savais point que j'parlais tant patwaw!*".

Si les sujets peu mobiles (ayant toujours séjourné au point d'enquête) se révèlent plutôt sceptiques sur l'avenir du patois, ceux qui ont travaillé ailleurs et reviennent au pays sont généralement plus favorables à la survie des pratiques linguistiques locales. Leur éloignement leur a semble-t-il donné le recul nécessaire pour remarquer

<sup>26</sup> Des sujets franchement hostiles au gallo ne répondent pas au questionnaire.

<sup>27</sup> Il s'agit pour le moins d'une distance entre les jeunes et la langue régionale, que l'on retrouve dans toutes nos enquêtes collectives en Haute-Bretagne, mais aussi en Basse-Bretagne et en Normandie (voir ici même les analyses de Catherine Bougy).

que le gallo leur procure des racines. La plupart de ces informateurs développent souvent un sentiment de nostalgie : avec la disparition du gallo, c'est aussi un monde d'entraide et de proximité qui s'en ira.

Le sentiment de fierté revendicative est plus rare. En fait, seul H45 (Plessala) le développe à travers un discours militant typique, qui insiste sur la richesse lexicale et sémantique du gallo, sa vénérabilité, son authenticité culturelle, autant de motifs de fierté à ses yeux, non de honte.

#### ❑ A quoi sert le gallo ?

Question importante que les informateurs abordent en priorité dès qu'on envisage la question de la pérennité de l'idiome.

L'opinion majoritaire sur ce point est que le gallo n'a plus d'utilité directe. Ce serait, à proprement parler, un idiome local, à n'utiliser qu'avec les voisins et dans des circonstances appropriées. On y prend pourtant du plaisir, mais ce n'est plus une nécessité. Toujours d'après les informateurs, la situation serait bien différente d'il y a cinquante ans par exemple : à ce moment le monde rural était bien plus fermé, le gallo était une réalité et tout le monde le parlait. Pour certains, le gallo relèverait aujourd'hui du folklore et mieux vaudrait l'y laisser. Dans cet ordre d'idée les jugements peuvent être durs, comme celui des informateurs de Peillac et Bains-sur-Oust. Lors de l'entretien, l'enquêteur présente le premier album de Tintin en gallo, au moment où sont abordés les problèmes d'écriture du gallo<sup>28</sup>. Après quelques minutes, les informateurs observent que "c'est très difficile à lire". Ils trouvent surtout qu'il n'est pas intéressant "de consacrer de l'argent à ça, alors qu'on est en train de tuer l'agriculture et qu'il y a tant de chômage".

#### ❑ La logique d'élimination du gallo

Le propos précédent montre bien que la problématique du gallo est indissociable d'un raisonnement sociologique et économique global.

<sup>28</sup> Les équerouey's à Tintin : "Sus l'île noire". Rue des Scribes, 1993.

On ajoutera qu'existent également des jugements positifs sur l'expérience de traduction de l'album en question, mais généralement chez des gens plus jeunes (de 30 à 50 ans).

Les arguments convergent pour qualifier le gallo langue du passé, impropre à survivre dans la société contemporaine.

■ *La fin des paysans*

L'ancien système est brisé. Maintenant, les enfants recherchent des emplois plus gratifiants, moins éprouvants et plus stables que ceux de leurs parents. Personne ne songe à les en blâmer. De ce point de vue, le gallo n'est pas seulement jugé inutile, il est franchement réputé nuisible. Si certains veulent que leurs enfants restent à la ferme ou sur la commune, c'est toujours avec cette idée qu'ils doivent vivre de manière plus moderne, intellectuellement et techniquement, deux impératifs qui remettent au premier plan l'éducation, la scolarisation et le français. Il n'y a donc plus, selon les informateurs, de reproduction fermée de la société paysanne. Celle-ci est entrée dans un système de compétitivité, et le gallo, qui allait étroitement de pair avec une société routinière ne serait plus à sa place.

■ *Ecole et français*<sup>29</sup>

Sans avoir lu Basil Bernstein<sup>30</sup>, plusieurs informateurs présentent nettement le gallo comme un *code restreint*, en soulignant la contradiction entre ce système et ce que l'on attend des enfants à l'école et par la suite. L'une des informatrices résume bien le problème en faisant état d'un reproche que lui fait souvent sa fille devenue adulte. Si celle-ci et ses frères n'ont pas bien réussi professionnellement, c'est parce qu'on parlait trop mal à la maison. Comme le disent d'autres, le gallo "rend bête à l'école". On semble donc estimer que cette langue peut entraver les aptitudes intellectuelles et langagières de l'enfant en l'enfermant dans une ruralité que l'école n'admet pas. Enfin, les informateurs qui se disent conscients de ces difficultés, disent aussi faire un effort en direction des jeunes. Comme on l'a noté plus haut, le plus remarquable est le saut de génération qui se produit régulièrement. Par habitude, faiblesse, intimité, certains reconnaissent avoir souvent ou toujours parlé "incorrectement" à leurs enfants. Mais on fait très attention en revanche à ce que l'on dit aux petits-enfants, comme si cette attitude était à même de contrebalancer les "erreurs" du passé.

<sup>29</sup> Sur cette question des rapports entre français et gallo à l'Ecole, voir ici même la communication de Christian Leray.

<sup>30</sup> Basil Bernstein, *Langage et classes sociales. Codes sociolinguistiques et contrôle social*. Editions de Minuit, 1975.

■ *La mort du gallo*

La plupart des informateurs (militants exceptés) voient dans le gallo un mode d'expression moribond. Comme on l'a souligné, cette langue irait vers sa mort naturelle par suite d'un changement économique et social de fond. Voilà pourquoi ils jugent plutôt négativement les tentatives diverses de promotion, s'y montrant parfois franchement hostiles. Il y aurait même semble-t-il, aux yeux de certains, une sorte d'indécence à vouloir ranimer un patois désuet en l'affectant à des réalités, à des missions sociales qui ne lui correspondent guère. L'emportement constaté plus haut, relatif à l'adaptation de Tintin en gallo, semble aller dans ce sens.

Cette mort annoncée déclenche souvent le sentiment de nostalgie déjà évoqué. Mais pour presque tous, un important fossé est creusé entre eux-mêmes et les plus jeunes. On voit mal ce qui pourrait le combler, et surtout pour quelle raison il serait nécessaire de le combler. Si l'on s'en tient à ce type de propos, le gallo appartiendrait déjà au passé de la Haute-Bretagne.

□ **Du statut sociolinguistique du gallo**

Une question centrale accompagne ou précède tout ce qui vient d'être dit. Qu'est-ce qu'une langue aux yeux des informateurs, et le gallo mérite-t-il cette appellation ?

■ *Un patois*

C'est la dénomination la plus fréquente<sup>31</sup>. Le gallo est avant tout perçu dans sa version locale, rurale et paysanne. C'est globalement la manière de parler des gens d'ici qui ancre le particularisme du bourg ou de la commune, au mieux du canton. Les unités supérieures, arrondissement, département, région, n'interviennent dans les enquêtes que par le biais des comparaisons<sup>32</sup>. Mais ces dimensions, qui occupent une place restreinte en général, reviennent en force aux marges de l'identité, ce que l'on verra plus loin. En général, l'idée de

<sup>31</sup> Cette manière de voir est très stable. Il y a quelques années, dans "Nommer sa langue en Haute-Bretagne" (Les français et leurs langues, publication de l'université d'Aix-en-Provence, 1991), Henriette Walter avait montré la domination statistique de la dénomination "patois" (71% des occurrences).

<sup>32</sup> Quand l'informateur est amené à confronter "son" patois et celui de tel ou tel autre endroit au sein du département ou de la région.



dire que le gallo est une langue ne semble pas venir spontanément, et on la reprend souvent à l'enquêteur.

■ *Une langue "d'attardés"*

Ce type de qualification, qu'on l'aborde parfois directement et crûment (à Pommeret par exemple), ou, plus souvent, indirectement et avec humour, sous-tend pourtant nombre d'informations. On développe le sentiment de ne pas savoir parler, d'être décalés par rapport à des tas de petites choses qui ont l'air d'être normales (par exemple vues à la télé), mais qui nous sont encore souvent étrangères. Un cortège d'informations qui, on le voit, campe une forme d'arriération reconnue par les acteurs linguistiques<sup>33</sup>. Il y a donc bien une équivalence en chaîne *gallo = patois = ruralité = retard culturel*. Cette équivalence ou corrélation rejoint bien sûr les propos précédents sur l'Ecole et l'instruction : le gallo freinerait la promotion sociale sous toutes ses formes.

■ *Ce n'est pas une langue : on déforme tout*

Propos encore une fois relevé à Pommeret, mais entendu ailleurs sous des formes atténuées. On oppose régulièrement le gallo, langue sans rigueur, sans grammaire, sans vocabulaire épuré<sup>34</sup>, au français, modèle de la langue proprement dite. Le gallo serait en quelque sorte vague, sans contour précis, et le français, au contraire, net, précis, d'une pièce. Une fois encore, cette vision très tranchée des usages, révèle l'existence du cadre préalable négatif de la diglossie, presque jamais remis en cause par les acteurs et donc largement intégré.

Comme le gallo et le français sont proches, on dit souvent que ce patois est du *mauvais français*. Se combinent ici deux définitions partielles de la langue. La première est d'ordre typologique et rejoint en grande partie nos remarques métriques : le gallo est perçu comme une variété régionale du français<sup>35</sup>. Ne mériterait donc l'appellation *langue*

<sup>33</sup> Ce raisonnement, bien entendu, ne vaut pas dans l'absolu. Il est évidemment contraint par le cadre préalable politique et sociolinguistique minorant dans notre pays.

<sup>34</sup> Est développé le sentiment proche que le lexique du gallo est très inégal, riche et adapté pour les objets locaux et anciens, inadapté voire incorrect pour des objets actuels, nationaux, internationaux, mieux ou exclusivement "couverts" par le français.

<sup>35</sup> Cette qualification de variété régionale émane du linguiste qui tente de cerner les perceptions, non des acteurs. Ceux-ci bouclent la boucle : le français d'ici est du mauvais français, c'est le patois.

que l'ensemble englobant, le français. La deuxième est une définition de la langue par l'aptitude à la normalisation. On observe que le gallo n'a pas de normes, on lui reproche donc au fond sa grande liberté et sa souplesse<sup>36</sup>, face aux caractères académiques et soutenus du français. D'où la conclusion, latente chez beaucoup : le gallo n'a pas de normes parce qu'il est inapte à en avoir. Sans le dire, on suppose ainsi une infériorité typologique et historique du gallo qui ne devrait pas se discuter. Cela permet de comprendre les fréquentes attitudes de rejet des tentatives de réhabilitation du gallo. Celles-ci, vues par les locuteurs, sont plutôt vécues négativement. La question de l'écriture du gallo est très symbolique de ce point de vue.

■ *Ce n'est pas une langue : ça ne s'écrit pas*

L'argument revient régulièrement. Une informatrice demande ainsi à son enquêteur comment il va faire pour écrire tous ces mots en patois. Dans son esprit comme dans la plupart des cas chez les informateurs, écrire le gallo semble une gageure technique. Pour certains, vouloir écrire le gallo semblerait même relever de l'hérésie : le gallo appartiendrait à l'oralité pure, une oralité fondamentalement illicite dont il ne faudrait pas le sortir.

■ *Considérations positives*

Le qualificatif souvent utilisé de *mauvais français* assigne une position de faiblesse au gallo, en le présentant comme un registre corrompu de la langue nationale. Ce stéréotype, négatif pour le gallo, est en partie compensé par la qualification méliorative de *vieux français*. Dans la première vision, les écarts par rapport au français central sont bien sûr vécus comme des fautes disqualifiantes. Dans la deuxième, on tend plutôt à les présenter comme les traces d'un état antérieur du français, dont le gallo témoignerait aujourd'hui encore. Chez des informateurs peu au courant des problématiques linguistiques, cela se manifeste par quelques remarques relatives à des mots de *l'ancien temps*, à des prononciations ou significations jugées désuètes, mais non repoussées. Les militants exploitent évidemment ce thème qui permet d'impliquer positivement le gallo dans un panorama plutôt négatif, comme on l'a vu. Ainsi, les informateurs de ce type citent-ils des mots comme *netée* (= fr. nuitée), *demanderie* (= fr. demande en

---

<sup>36</sup> Reviennent ici les observations relatives à l'émiettement du gallo, forme de vis sans fin : chacun "déformerait" la langue à sa manière dans son bourg, son village etc.

mariage), *linceux* (= fr. draps), *solier* (= fr. grenier). Dans leur esprit, la présence de ces formations (par ailleurs perdues par le français) établit clairement la vénérabilité du gallo, et peut-être même sa supériorité en matière de transmission de la mémoire collective.

■ *Pourquoi le gallo n'est-il pas une langue ?*

Sans doute faudra-t-il encore approfondir et systématiser les enquêtes d'opinion sur le gallo. Mais dans ce que disent les ruraux de Haute-Bretagne, il est clair que les considérations négatives dominent en matière de représentation sociolinguistique du gallo.

Une hiérarchie semble établie, le plus grave étant peut-être que l'on ne donne pas d'autonomie à ce système par rapport au français, en rejoignant une vision typologique et diachronique traditionnelle. Une sorte de "droit d'aînesse" est ainsi reconnu au français par la très grande majorité des locuteurs du gallo. Ceci rend par avance toute promotion délicate, pour ne pas dire illusoire. Les associations militantes de Haute-Bretagne ont bien conscience de cette difficulté. Voilà pourquoi certaines tentent de faire passer dans l'opinion publique l'idée d'un gallo, *langue romane* de Bretagne.

Pour finir, quand on croise les arguments majoritaires qui jalonnent le discours sur le gallo, il est manifeste que le statut de langue ne convient qu'au français. Il reste au gallo la collusion :

***localité + oralité + corruption + trivialité***

... c'est-à-dire l'opposé strict de ce que l'on reconnaît sans discussion au français, et qui fonde aux yeux du plus grand nombre le statut sociolinguistique de langue :

***universalité + écriture + légitimité grammaticale + solennité.***





## LES DIFFICULTES IDENTITAIRES EN HAUTE-BRETAGNE

Elles doivent être reliées aux sections précédentes, dont elles sont le plus souvent les manifestations visibles en surface.

### □ La relation avec le breton et la Basse-Bretagne

Quoiqu'on en dise, et en dépit de différentes passerelles établies ces dernières années, c'est une relation qui reste largement conflictuelle.

La difficulté principale pour le gallo est d'être admis comme véhicule légitime d'une identité bretonne. La corrélation étroite Bretagne = breton laisse en effet peu de chances au gallo. Il y a surtout le fait qu'il s'agit d'une corrélation implicitement partagée par les locuteurs romans de Haute-Bretagne, à la source d'un complexe d'infériorité plus ou moins transparent dans les propos. Le problème est au fond l'écartèlement entre une "bretonnité" globalement accordée par l'Histoire régionale, et une bretonnité ethnolinguistique globalement refusée. Ce choc entre deux aspirations génère une première forme de *névrose identitaire* spécifique de la Haute-Bretagne.

A partir de là, deux lignes de résolution sont possibles :

### ■ *Le mépris de soi et la fascination bretonne*

La première solution consiste à développer un véritable mépris de soi, mais en l'enterrant, éventuellement en le transférant positivement. Dans ce cas, c'est le fait d'être romans qui gêne les locuteurs de Haute-Bretagne, surtout dans la partie occidentale du domaine, où les linguistes comme les militants du breton définissent une zone de passé celtique proche, mais aujourd'hui exclusivement romane<sup>37</sup>. Des choses très courantes viennent alourdir le dossier. Comment par exemple

<sup>37</sup> Le problème ne se pose pas, ou très peu, à l'extrémité orientale. L'examen des systèmes macro- et microtoponymiques de ces régions révèle leur caractère roman presque intégral plusieurs siècles en arrière.

Pour l'approche toponymique, voir en particulier Jean-Yves Lemoigne, *Les noms de lieux bretons de Haute-Bretagne* (Coop breizh, 1990).

assumer son parler maternel roman quand l'essentiel du système microtoponymique transmis par vos ancêtres (et dans lequel vous évoluez tous les jours) vous renvoie à une langue que l'on parle toujours à quelques dizaines de kilomètres de là et que vous avez définitivement perdu ?

On doit souligner à cet endroit deux réflexes déjà anciens et courants, mais sur lesquels il serait bon de s'interroger plus en détail ultérieurement. L'un consiste à apprendre le breton, plus justement à le "réapprendre" dans l'esprit de celui qui accomplit ce mouvement. L'autre consiste à montrer par différents moyens, dont l'argumentation linguistique, que le gallo possède toute une série de bases communes avec le breton. Il est significatif que ce raisonnement porte sur le lexique, mais aussi en partie sur les structures phonétiques et, parfois, morpho-syntaxiques<sup>38</sup>.

Cette attitude est évidemment masquée à des degrés divers, et les militants du gallo tentent pour leur part de la démonter en réhabilitant le gallo et en tentant de ramener celui-ci au niveau du breton dans le cadre d'une Bretagne à deux langues régionales. Le cas échéant, la difficulté débouche sur des propos de défiance, d'hostilité à la langue bretonne et aux bretonnants. Ainsi H70 (Peillac) et F68 (Bains-sur-Oust) disent-ils clairement leur méfiance, ayant retenu diverses expériences désagréables au sein de groupes bretonnants fréquentés durant quelques années : ils avaient, disent-ils, "régulièrement l'impression d'être la cible et la risée" de ces groupes, eux ne comprenant rien au breton.

#### ■ *La recherche d'une nouvelle identité*

C'est semble-t-il la solution qui tend à s'implanter dans l'extrême Sud de la Haute-Bretagne. Plutôt que de prolonger une identité fracturée, différents secteurs de la Loire-Atlantique (pourtant historiquement "classés" bretons) tendraient à assumer positivement leur romanité, rejetant progressivement en corollaire leurs attaches historiques et identitaires bretonnes. Dans ce cas fait ventre tout ce qui classe "Loire", "vieille France", et repousse le breton. Dans nombre de cas l'attitude pourrait donc être strictement l'inverse de celle des régions romanes frontalières de la Basse-Bretagne<sup>39</sup>.

<sup>38</sup> Il faut citer dans cet ordre d'idée l'ouvrage de synthèse de Claude Capelle, *Le gallo et les langues celtiques* (Le Lian, 1988).

<sup>39</sup> Voir ici même la communication de Philippe Blanchet.

Ces deux axes de réaménagement identitaire ont en commun de tendre à supprimer ou à valoriser au contraire certaines macro-composantes de l'identité globale.

D'un côté, il y a culpabilité du gallo par rapport au breton. Le maximum est alors fait pour rapprocher les communautés de Haute et de Basse-Bretagne, en minimisant le facteur langue, voire en le taisant ou en bâtissant des ponts sur ce thème. Voilà pourquoi sans doute cette région de contact est particulièrement propice aux mouvements folkloristes divers, ceux-ci cultivant des manifestations identitaires qui évitent de considérer trop précisément la langue.

De l'autre on refuse le breton et la bretonnité. Pour tirer vers cette appartenance française (ou non-bretonne) désirée, il reste alors la solution de se détacher progressivement de l'histoire bretonne du secteur.

#### □ La question des Marches nord-orientales

Dans la région des Marches, les difficultés s'accumulent. D'une part, plus clairement encore que pour le reste du domaine gallo, l'identification au pôle bretonnant est impossible, et les arguments pour revendiquer une quelconque bretonnité linguistique sont très minces<sup>40</sup>. La bretonnité globale est d'autre part mise en cause par le fait que les voisins, dont on se veut distinct (Normandie, Maine, Anjou), sont très proches dans différents domaines socio-culturels (usages alimentaires et vestimentaires, traditions, habitat etc.), et, surtout, linguistiquement. La névrose suppose donc, à nouveau, que l'on fait implicitement de la langue le fondement principal de l'identité. C'est finalement une situation de grand-écart qui est expérimentée dans cette zone. La distance avec le pôle breton y est maximale. Mais il n'est pas question pour autant d'entrer de bon gré dans la même unité culturelle que les voisins romans immédiats, bien que la question de la langue y incite.

Les solutions de ce problème identitaire sont de deux ordres. On peut tout d'abord revendiquer une différence linguistique avec les voisins, c'est-à-dire creuser l'écart en soulignant, voire en forçant ce qui distingue et non ce qui réunit. C'est ce que font généralement les frontaliers, bretons comme normands, d'eux-mêmes ou quand on leur

<sup>40</sup> Les spéculations sur les avancées orientales du breton dans son extension maximale font apparaître que le breton n'a jamais été véritablement parlé en gros à l'est d'une ligne verticale Nantes-Rennes (voir carte, page 77).

fait remarquer qu'ils parlent en gros comme leurs voisins<sup>41</sup>. Mais ce type d'argumentation s'épuise assez vite. Reste alors la deuxième voie, qui mériterait d'être explorée plus finement dans l'avenir. L'identité serait alors traitée comme un faisceau de traits ou critères dont la langue ne serait plus forcément le principal. Dans ces conditions, pour maintenir la discrétion identitaire avec les voisins, d'autres traits seraient sélectionnés et soulignés par l'expérience collective. Un système très ouvert où tout peut convenir, des usages agraires et culinaires aux brocards patiemment engrangés.



---

<sup>41</sup> Par exemple, l'enquête à Montanel (Manche) révèle une volonté forte de masquer le /è/ des finales d'infinitif du premier groupe en situation de questionnaire (type *parler* [parlè]). Cette prononciation semble faire "gallo" et "breton", du point de vue bas-normand, mais l'informatrice la reproduit quand elle parle spontanément.

## CONCLUSION

Des observations diverses qui précèdent, il ressort que le gallo semble se trouver dans une situation critique à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle. Typologiquement, sa marge de manœuvre est trop faible pour qu'il puisse s'affirmer tant par rapport au français que par rapport aux variétés romanes régionales qu'il jouxte. Il est vrai que tous les dialectes du gallo-roman septentrional sont victimes d'une nette domination par le français, langue véhiculaire nationale et surtout langue de l'Etat, et l'on sait que ce processus de minoration est ancien. Mais à écouter les acteurs linguistiques, on retire le sentiment que des changements sociaux rapides et relativement profonds depuis quelques dizaines d'années font perdre aux parlers régionaux leurs conditions fondamentales de reproduction.

Par rapport à ses voisins romans, le gallo présente d'autres caractéristiques très particulières et partant d'autres difficultés. Il constitue tout d'abord le front de la Romania dans cette partie de l'Europe, ce que l'on sous-estime généralement, car les positions de front sont des positions délicates pour les acteurs. Ceci est à la source d'une ambiguïté fondamentale. Vu du côté bretonnant, c'est bien le gallo qui représente l'avancée extrême, la tête chercheuse de la Romania. Si la frontière breton-roman s'est régulièrement déplacée d'est en ouest, c'est bien le gallo qui a directement bénéficié des retombées de ce mouvement glottophagique sur le terrain<sup>42</sup>. Ce constat est assurément l'une des sources de la méfiance du pôle breton envers la Haute-Bretagne. Ambiguïté également dans le mouvement constaté de valorisation des composantes eu-celtiques dans la partie occidentale de la Haute-Bretagne tout particulièrement (lexique et toponymie), celle justement que le gallo a retiré du domaine breton depuis un ou deux siècles. Ambiguïté enfin dans le rapport avec les parlers romans extérieurs à la province historique de Bretagne, des parlers proches, trop proches pour légitimer l'existence d'une langue qui s'appellerait de

---

<sup>42</sup> On peut dire que le gallo est la forme vicariante du français sur le terrain. Ce qui veut dire que la diglossie français-breton, à laquelle se réfèrent différents observateurs, constitue en vérité un système pluriglossique (ou superposition de diglossies enchâssées). Cette contribution montre essentiellement comment la diglossie correspond, côté roman, à une situation scalaire de continuum ou gradient (du français soutenu aux patois). Côté breton, voir les communications de Francis Favereau et Jean Le Dù ici-même.



bon droit le gallo. On doit aussi rappeler que cette appellation de gallo, qui est partiellement devenu un auto-glossonyme aujourd'hui<sup>43</sup>, est issue de la désignation passablement péjorative des gens de la Haute-Bretagne par les bretonnants. Ces derniers mettent ainsi dans le même sac gallo et français. Le gallo serait donc bien identifié historiquement et géographiquement comme le premier parler français ou de type français à l'Est de la Basse-Bretagne.

Il faut bien admettre que de tels cadres généraux pèsent sur les locuteurs et la communauté qu'ils constituent. Pris en tenailles entre des pressions minorantes venant du français comme du breton, les acteurs ont visiblement des difficultés à concevoir une personnalité collective positive. Ce sont, comme a l'a souligné, les considérations négatives qui ont la plus haute fréquence.

Reste enfin la question de l'avenir du gallo. Nous ne la poserons pas directement ici, mais elle apparaît en filigrane dans divers propos. De nombreux acteurs voient la disparition comme inéluctable, imminente parfois. Presque tous soulignent une inadaptation rédhibitoire au monde moderne et perçoivent ce système comme une relique d'un état passé. Sur cette seule base, on pourrait donc présumer d'une disparition ou d'une dilution rapide du gallo<sup>44</sup>. Mais il faut rester prudent dans ce domaine, pour plusieurs raisons.

Ce que l'on dit majoritairement du gallo est conditionné par l'état du système sociolinguistique dans lequel figure actuellement le gallo. On peut imaginer que des réajustements positifs pour le gallo pourraient entraîner une réimplantation, à tout le moins une stabilisation dans le recul. On ignore en particulier comment les actions militantes peuvent retomber à long terme sur la population, d'autant qu'elles sont finalement très récentes<sup>45</sup>. Ces actions, plutôt jugées inutiles en ce moment, peuvent en effet atteindre une partie de leur objectif par la

---

<sup>43</sup> On a traité ce problème plus haut. Peu de gens utilisent cette qualification. On parle généralement de *patois*.

<sup>44</sup> Les acteurs voient et jugent la langue en bloc, avec cette idée floue qu'elle peut partir d'un coup, avec eux par exemple. La réalité, dans une situation de continuum comme celle-ci, est plutôt celle d'une dilution ou d'une transmission progressive des traits typologiques du gallo au français régional. Ce qui explique que tout en s'éloignant du "type pur" mythique, de génération en génération, on parle gallo depuis plusieurs siècles et peut-être pour longtemps.

<sup>45</sup> Une association bien connue comme "*Bretagne gallèse*" a vingt ans en 1996. C'est peu par rapport à d'autres mouvements régionalistes, et, de fait, ce mouvement de promotion est encore perçu par les locuteurs comme très actuel.

suite. La liste est longue des langues régionales données pour moribondes puis ranimées<sup>46</sup>.

D'autre part, le discours des locuteurs (et des observateurs linguistes) sur la mort des langues a au fond quelque chose de trop universel pour ne pas être suspect. Qu'on pense, loin du terrain dialectal, aux sirènes de la fin du français lui-même, sous les coups de l'italien aux XVIème siècle, sous les coups de l'anglais à notre époque. Enfin, un siècle en arrière, c'est déjà cette présomption de mort prochaine qui avait conduit aux premières études systématiques de dialectologie. Il s'agissait alors, suivant l'expression de Gaston Paris, de recenser, en gros avant extinction, cette "*vaste tapisserie de nos parlers populaires*".

Une mort annoncée qui n'en finit donc pas de se prolonger. Ce constat devrait inciter dialectologues et sociolinguistes à la prudence.

---

<sup>46</sup> Parmi d'autres exemples, peu de gens prévoyaient sans doute la renaissance, voire la reconnaissance, du provençal au début du XIXème siècle, du breton ou du catalan durant la première moitié du XXème siècle, du berbère au Maghreb il y a à peine vingt ans.

## ANNEXES

### A. AIRE ET POINTS D'ENQUETES

Outre les points d'enquêtes, on a fait apparaître (page suivante) en lignes brisées la frontière *breton vs gallo* et la ligne dite "Joret", qui traverse la Manche et le Calvados.

**BG** : *frontière breton - gallo*

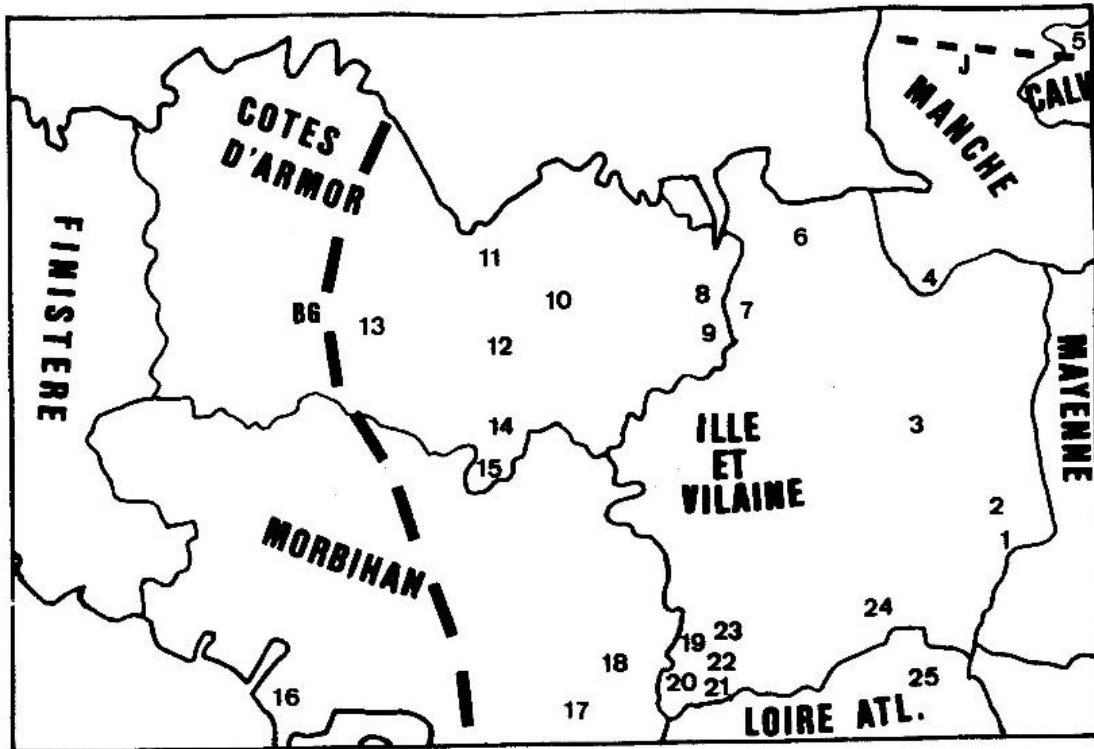
**J** : *ligne Joret*

	Points	Informateurs (sexe + âge)
1	Brielles (35)	H69
2	Argentré-du-Plessis (35)	F84
3	Saint-Aubin-du-Cormier (35)	F71
4	Montanel (50)	F72, F68, H71
5	Campeaux (14)	F87
6	Baguer-Pican (35)	F86
7	Pleugueneuc (35)	H70
8	Les Champs-Géraux (22)	H62
9	Saint-Judoce (22)	F68
10	Tramain (22)	F80
11	Pommeret (22)	F84, F55, H17
12	Plessala (22)	H45
13	La Harmoye (22)	F72, F46, F42, H33
14	Plémet (22)	F65, F60
15	La Chèze (22)	H35
16	Erdeven (56)	F60, H60, H30
17	Caden (56)	F65
18	Peillac (56)	H70
19	Sixt-sur-Aff (35)	divers
20	Bains-sur-Oust (35)	F68
21	Renac (35)	F83, F72, F29, H25
22	Saint-Just (35)	divers
23	Pipriac (35)	H60
24	Ercée-en-Lamée (35)	F67
25	Moisdon-la-Rivière (35)	F70



## ZONE D'OBSERVATION

Départements, points d'enquêtes, zones linguistiques



## B. PLANCHE DES REALISATIONS

### Voyelles

L'aperture est notée au moyen des accents,

type [é] = fermé, [è] = ouvert

(une transcription sans accent signifie que l'aperture n'a pas été déterminée)

Voyelles nasales : [â], [ê], [ô] (= an, in, on) ...

Longueur : [i:] ...

[ü] = u de **une**

[œ] et [ø] = eu ouvert (type **peur**) et eu fermé (type **feu**), transcriptions conformes à l'API (Alphabet phonétique international)

[ë] est la voyelle centrale non arrondie ou "e" gallo, proche des précédentes mais s'en distinguant, type *marcher* = *marcheu* [maršë]

### Semi-voyelles

[ü] = correspondant de [ü] voyelle, type **depuis**

[y] = yod, type **piéd**

FRANCIS MANZANO - SUR LE STATUT SOCIOLINGUISTIQUE DU GALLO

*Consonnes*

Conformes à l'API sauf :

[ʃ] = initiale de **château**

[j] = sonore correspondante, type **jeune**

Enfin, le [r] est généralement roulé, plus ou moins nettement

Une forme entre parenthèses est une forme moins fréquente.

	Argentré	Baguer	Pom.	Plessala	Bains	Camp.	Breton
1-"moi"	ma	ma	mòy	may	mè	mé	mi:
2-"boire"	bèr	bwèr	bòyr	bay	bér	bér	éva
3-"avoir"	ava	ava	avòyr	avèr	avè	avé	møs
4-"voisin"	vayzè	vayzèy	vòyzèy	vèyzè	vèyzè	vwazè	vozøn
5-"froid"	frè	frè	fré	frè	frè (frè)	fré	ya:n
6-"poisson"	paysô	paysô	pésô	pésô	pésô	pwésô	pésk
7-"noir"	nay	na	nayr	nay	nèy	nwér	dü
8-"doigt"	day	da	day	day	dèy	dé	bi:z
9-"pois"	pè	pwaw	péy	pwé	pwè	péy	pi:z
10-"mois"	mwa	mwaw	méy	méy	mway	mwé:	mi:z
11-"bois"	bwè	bwaw	bwèy	biwé	bwèy	bwé:	kwèt
12-"fois"	fa	fa (fay)	fòy	vay	fèy	fwé	vik
13-"foi"	fwa	fwa	fwa	fwé	fwa	fwé	krédèn
14-"foire"	fèr	fay	fòyr	fay	fèr	fwér	foèr
15-"chose"	šøz	šóz	šawz	šóz	šawz	šóz	dra
16-"soleil"	sólay	sula	sulay	sulay	sulèy	sóléy	édòl
17-"orage"	órayj	òrayj	órayj	òrayj	uraj	òraj	kòrtin
18-"avril"	avri	avri	avri	avri	avri	avril	ébrèl
19-"château"	šató	šató	šatyaw	šatyó	šatyaw	šótó	manèr
20-"chapeau"	šapyó	šapè	šapé	šapé	šapyaw	šapé	tòk
21-"fraise"	frèz	fraz	fréz	frèz	fréz	fréz	sivil
22-"gauche"	gawš	gawš	gawš	gawš	gawš	góš	klèz
23-"haut"	aw	aw	aw	aw	haw	ó	i:wil
24-"autre"	ót	awt	awt	awt	awt	ót	al
25-"sauter"	sawtè	sawtè	sawtè	sawtè	sawtè	soté	lèmpèl
26-"eau"	lyó	lyaw	lyaw	lyaw	lyaw	lyó	dür
27-"chêne"	šæn	šèn	šén	šèn	šèn	šén	déro
28-"minuit"	mènè	mènè	méné	méné	mènè	minži	krèno:z
29-"bruit"	brüi	brü	brü	brü	brü	brüi	tru:z
30-"depuis"	dèpè	dèdpèy	dépéy	dépéy	dèpèy	dépi	abawe